

## **Les savoirs médicaux dans l'espace médiéval « belge » (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) : circulation, adaptations, productions**

Même s'ils ne périssent pas entièrement le savoir médical du haut Moyen Âge (ou présalernitain), les XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles scellent un important renouvellement du champ et du contexte des connaissances. Par l'intermédiaire des populations arabophones et juives qui y vivent, l'Europe méridionale – principalement la péninsule ibérique et le sud de l'Italie où se déploie l'École médicale de Salerne – renoue avec un savoir grec enrichi d'apports arabes, traduit en latin. Cette « réception » de la science gréco-arabe ouvre aux Occidentaux l'accès à des œuvres médicales majeures, parmi lesquelles se détachent le Canon d'Avicenne ou encore le corpus galénique. Parallèlement, les premières universités, intègrent la médecine dans leur offre d'enseignement. Elles concourent à structurer ce nouveau savoir et, par l'entremise de leurs maîtres qui prennent la plume, à l'approfondir ou en animer les débats<sup>1</sup>.

Ces différents mouvements s'opèrent en dehors du cadre « belge ». C'est par conséquent de leur écho au sein de cet espace géographique dont il sera surtout question ici, que ce soit par le biais de citations d'autorités, omniprésentes dans les textes, des traces matérielles du savoir au travers des livres et des bibliothèques, des modes d'appropriation de la connaissance par les traductions et les commentaires.

### **Réception et appropriations**

#### **Bibliothèques de médecine**

Le repérage des ouvrages et de leurs détenteurs (institutions ou particuliers), passe par celui des manuscrits<sup>2</sup> et de répertoires de livres : catalogues anciens de bibliothèques, inventaires de biens après décès ou encore testaments<sup>3</sup>. Ces sources présentent toutefois diverses difficultés d'interprétations, principalement en ce qui concerne l'identification des textes concernés. Relativement aisée dans le cas de manuscrits subsistants, celle-ci devient plus aléatoire lorsqu'il s'agit d'évocations de ces ouvrages par des tiers. Nombre de titres annoncés dans un tel contexte sont imprécis, allusifs ou tronqués. La mention peut aussi se réduire à un nom d'auteur, sans autre indication.

Si les établissements abbaciaux et canoniaux apparaissaient comme les détenteurs par excellence de livres de médecine durant les premiers siècles du Moyen Âge, plus tard, la plupart bornent leur ambition à la possession de quelques ouvrages usuels. Ainsi, le catalogue établi au début du XVI<sup>e</sup> siècle pour l'abbaye du Rouge-Cloître à Bruxelles montre que sur plus de 300 notices, trois seulement concernent les soins de santé. Ces ouvrages sont un *lilyum medicinae* de Bernard de Gordon, médecin montpelliérain mort en 1330, un *Viaticus* de Constantin l'Africain et un volume contenant une glose sur le Viatique *cum aliis medicinalibus*<sup>4</sup>, non définis. Des établissements ecclésiastiques puissants continuent cependant à se pourvoir de belles bibliothèques de médecine. C'est notamment le cas de l'abbaye de Saint-Bavon de Gand qui, sous l'impulsion de l'abbé Raphaël de Marcatellis, possède dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle un important ensemble de médecine et de chirurgie salernitaine et universitaire<sup>5</sup>.

La bibliothèque de Saint-Jacques de Liège constitue un autre exemple marquant. Démantelé en 1788 par ses moines, son fonds était, selon l'historien Sylvain Balau, « remarquable par la quantité vraiment extraordinaire de livres de médecine et même d'anatomie dont l'imprimerie développa encore le nombre<sup>6</sup> ». Les anciens catalogues, comme les manuscrits conservés copiés sur place aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles ou acquis

par les moines durant cette période, confirment cette indéniable curiosité pour les connaissances médicales<sup>7</sup>. Tel que nous le connaissons encore, le corpus compte des traités présalernitains anonymes et plusieurs recueils de recettes médicinales. Outre diverses œuvres traduites par Constantin l'Africain († 1087), les traités issus de l'École de Salerne y apparaissent en nombre. Les moines disposent ainsi du *modus medendi* de Cophon (2<sup>e</sup> moitié du XI<sup>e</sup> siècle), du *passionarius Galieni* de Gariopontus (mil. XI<sup>e</sup> siècle), de la *practica brevis* de Johannes Platearius (fin XI<sup>e</sup> siècle), d'une autre *practica* due à Barthélemy de Salerne (2<sup>e</sup> moitié du XII<sup>e</sup> siècle) ainsi que du *de phlebotomia* de Maur de Salerne, un anatomiste lui aussi actif dans cette ville, au cours de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Quelques textes anonymes mais émanés aussi de ce milieu apparaissent également. Le reste du corpus concerne la médecine gréco-arabe et comprend notamment les *libri de diffinitionibus et de elementorum* d'Ysaac Israïli (X<sup>e</sup> siècle), des extraits du *Canon* d'Avicenne, ainsi qu'une *practica puerorum* attribuée à Rhazès (X<sup>e</sup> siècle). Des traités issus des milieux universitaires parisiens et montpelliérains complètent l'ensemble : le *traité des urines* de Gilles de Corbeil († ca 1220), le *Régime de santé* d'Arnaud de Villeneuve († 1314), tout comme d'une *anat[h]omia* d'Henri de Mondeville (ca 1260-1320), qui correspond à la première partie de la chirurgie de cet auteur<sup>8</sup>.

Collectivement ou à titre individuel, les membres de divers collèges canoniaux possèdent également des bibliothèques médicales plus ou moins richement fournies. Un catalogue établi pour la bibliothèque de Saint-Donat à Bruges en 1417 révèle un corpus diversifié comprenant entre autres le *Canon* d'Avicenne, un *liber Galieni* (pas autrement défini), les *Diètes particulières* d'Ysaac Israili, le *lilium medicinae* de Bernard de Gordon, un herbier (le *liber Serapionis de simplicibus medicinis* ou *liber aggregatus* du Pseudo-Sérapion), la *Pantegni* de Constantin, l'*Isagogê* de Johannicius, la *chirurgie de Lanfranc de Milan*<sup>9</sup>. De telles bibliothèques se constituent et s'enrichissent à la faveur de legs effectués par des chanoines, ou d'autres personnes, surtout aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Les informations sur ces donations varient en précision, sur les plans qualitatif et quantitatif. Ainsi, en 1449, un chanoine de Sainte-Croix à Liège, Henri Spagnard, docteur en médecine, lègue à son église *omnes libros meos tam medicinales quam alios*<sup>10</sup>. Un autre, Gérard de Hamont, teste en 1496 en faveur d'un de ses confrères, chanoine à Cologne, et lui laisse ses livres de médecine et d'astronomie<sup>11</sup>. Un troisième, chanoine de Saint-Jean l'Évangéliste de Liège, se déclare en possession d'un *Canon* d'Avicenne « autrefois acheté aux frères Croisiers de Liège » et qui, auparavant encore, avait appartenu à une tierce personne, d'un ouvrage d'Heben Mesué (ou pseudo-Mésué) ; des

*Consilia* de Gentile da Foligno, médecin universitaire du XIV<sup>e</sup> siècle, enfin d'un livre des fièvres d'un autre Italien, le Padouan Marsile de Sainte Sophie<sup>12</sup>.

Aux mains de clercs (car les chanoines donateurs sont souvent des gradués en médecine) ou de laïcs, nombre de ces bibliothèques de médecine sont des bibliothèques spécialisées, voire professionnelles, dépassant en tout cas le cadre d'une simple culture scientifique générale. Ce constat vaut aussi pour les chirurgiens. L'inventaire des biens d'un chirurgien nommé Jean Du Four en 1463 montre qu'à côté d'ouvrages non identifiés de médecine, il possède les classiques traités de chirurgie de Guy de Chauliac, Lanfranc de Milan, et Henri de Mondeville. L'inventaire fait aussi état d'une chirurgie d'Almansour qui renvoie sans doute au régime *ad Almansorem* de Rhazès<sup>13</sup>. Si la plupart de ces bibliothèques privées sont modestes, quelques-unes sont cependant imposantes. Simon de l'Escluse, prébendier de divers chapitres canoniaux et médecin des ducs de Bourgogne décède à Gand en 1499. L'inventaire de ses biens le montre en possession du *Lylium medicinae* de Bernard de Gordon, d'un *passionibus* de Galien, et d'un autre traité de Galien non identifié mais précieux puisque « sur parchemin », d'un « livre de chirurgie de Gérard de Crémone », du livre des *Pronostics* d'Hippocrate, des *Synonymes* de Simon de Gênes, d'un « livre (sans doute des commentaires) sur l'*Antidotarium Nicolai* », de commentaires sur le *Canon*

d'Avicenne, des *Dynamidia* pseudo-galéniques, du *Liber de interioribus* ainsi que du *Clarificatorium super Nono Almansoris* de Jean de Tournemire (XIV<sup>e</sup> siècle)<sup>14</sup>.

Moins prestigieux sans doute, le médecin tournaisien Jean de Wysmes possède pourtant une impressionnante bibliothèque médicale gréco-arabe et occidentale, qu'il lègue, en 1497, au chapitre de la cathédrale Notre-Dame de Tournai. Jean de Wysmes introduit dans son testament une réserve d'usage au bénéfice de son petit-fils Simonnet Gobert, habitant à Lille. Lorsque celui-ci aura été promu docteur en médecine, il pourra emprunter les livres, à condition de les restituer en bon état à la cathédrale. Le legs comprend un Aristote commenté par Pietro d'Abano, les *Aphorismes* et les *Pronostics* d'Hippocrate, le Régime des maladies aiguës commenté par Galien, un commentaire de Galien par Haly abbas, l'*Isagogé* de Johannitius, le *de pulsibus* de Philaret et le livre de Théophile sur les urines, l'*Antidotaire* de Rhazès, plusieurs traités d'Isaac (diètes universelles et particulières, livres sur les urines et sur les fièvres), un régime de santé d'Albucasis, le *liber aggregatus* du pseudo-Sérapion, la *Pantegni* de Constantin l'Africain, le *lylium medicinae* de Bernard de Gordon, le *Conciliator* de Pietro d'Abano, et les commentaires [sur l'*antidotarium Nicolai*] de Jean de Saint-Amand, identifié comme «prévôt de Sainte-Waudru de Mons

et chanoine de l'Église [N.-D.] de Tournai»<sup>15</sup>. Il importe enfin de rappeler qu'à partir du milieu du XV<sup>e</sup> siècle, l'Université de Louvain s'est progressivement dotée d'un ensemble de livres, dont des ouvrages de médecine. Datée du 10 novembre 1441, une note émanée du conseil de la Faculté des Arts concerne l'achat d'ouvrages de médecine, dont un *Canon* d'Avicenne, un *Consiliator* [de Pietro d'Abano] ainsi qu'un *Mésué*<sup>16</sup>.

Sur le plan des contenus ensuite, le *Corpus catalogorum Belgii* montre que la plupart des ouvrages acquis ou transmis sont des encyclopédies, principalement les *Étymologies* d'Isidore de Séville, qui contiennent des données médicales. Quelques manuels, fournissant une information de première ligne sur la médecine ou la pharmacopée sont également prisés. L'*antidotarium Nicolai* fait ainsi office de guide officiel pour la confection des remèdes. Dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, un règlement de la ville d'Ypres impose sa présence dans les officines des apothicaires : «chascun espiciers convient avoir sen livre c'on apiele Anthidotaire nichaulaus tout un et vrai<sup>17</sup>». Néanmoins, la présence çà et là d'ouvrages plus particuliers, comme le *Consiliator* de Pietro d'Abano, acquis par les maîtres louvanistes et figurant aussi sur le testament de Jean de Wysmes<sup>18</sup>, montre qu'une part du lectorat bas-médiéval s'intéresse aux débats qui animent la communauté médicale.

## Traductions

Dans nos régions, l'appropriation du savoir médical passe aussi par les traductions et adaptations dans les parlers véhiculaires, français et néerlandais. Ce processus qui s'observe au bas Moyen Âge s'inscrit dans un mouvement plus vaste de vulgarisation des connaissances auprès d'un public non latiniste, issu des milieux aristocratiques désireux de s'instruire, ou constitué d'artisans, potentiels utilisateurs des savoirs décrits. En médecine et en chirurgie, les textes mis en vulgaire visent les praticiens médecins, chirurgiens, barbiers, ou apothicaires. La traduction de traités de gynécologie a pu, quant à elle, concerner un public de sages-femmes. Ainsi la *Trotula*, compilation salernitaine réalisée vers 1250 de trois traités gynécologiques (grossesse, obstétrique, soins aux nouveau-nés, maladies féminines, mais aussi des conseils de cosmétique) composés un siècle plus tôt, est traduite en flamand dans le courant du XV<sup>e</sup> siècle. Le manuscrit est aujourd'hui conservé à la bibliothèque communale de Bruges<sup>19</sup>.

Pour l'aire « belge » romane, l'information quant à d'éventuelles traductions manque<sup>20</sup>. Le *Médecinaire liégeois*, traité en langue vulgaire originaire de l'abbaye de Saint-Jacques de Liège est un ensemble composite, établi aux alentours de 1300, de textes divinatoires (une clé des songes et un lunaire) et

médicaux<sup>21</sup>. Parmi divers textes qu'il contient apparaît l'une des plus anciennes versions françaises de la « Médecine du vautour ». Intitulée « Mecine de vultor », cette suite de neuf remèdes magiques préparés à partir d'organes d'un vautour, appartient à une tradition d'origine antique, qu'évoquent notamment Pline l'Ancien et les Cyranides<sup>22</sup>. Sans en être la traduction, le texte liégeois présente une forte analogie avec une *epistula vulturis*, qui constitue une version carolingienne de ce texte<sup>23</sup>. Notre ignorance quant à la provenance de cette version liégeoise du texte et aux circonstances de son intégration dans le *Médecinaire* empêche néanmoins toute conclusion à son propos.

L'enquête est en réalité plus fructueuse pour la Flandre, Bruxelles, et les actuels Pays-Bas. Menées depuis plusieurs décennies par des philologues et des historiens des sciences, diverses recherches y ont mis en lumière des traductions de textes médicaux classiques ou « médiévaux ». Sur le plan des « classiques », on retiendra une adaptation des *Aphorismes d'Hippocrate* (inc. : *De meesters leeren ons ende seggen aldus dat leven is cort Ende due Arte is lanck*)<sup>24</sup>. Au nombre des textes traduits et/ou compilés apparaissent la chirurgie de Lanfranc de Milan, les traités sur les urines d'Ysaac Israïli et Gilles de Corbeil<sup>25</sup>, ou encore la *Trotula* mentionnée plus haut. L'*Antidotarium Nicolai* fut de même traduit en

flamand au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle (Fig. 1). Cette version est assez développée, puisqu'elle propose 130 recettes (sur 139 présentes dans l'édition princeps). Son incipit se réfère explicitement à son modèle latin : *Dese boec heet nichalaus ende oec so heeft hi enen andren name als antidotarius*<sup>26</sup>. Nombre de ces traductions apparaissent aux côtés d'autres textes en vernaculaires, concernant la médecine, les sciences naturelles, l'astronomie, mais aussi des recettes de cuisine qui, ainsi assemblés, offrent aux lecteurs un ensemble de connaissances utiles et variées pour le quotidien.

Des traités de simples nécessaires à la fabrication des médications ont de même été traduits en moyen-flamand. Un manuscrit de la Bibliothèque royale de Bruxelles en conserve un, comportant une référence à l'herbier de Dioscoride, très populaire au Moyen Âge, et identifié avec un *Circa instans*<sup>27</sup>. Pour l'aire francophone, on rappellera que les derniers feuillets du *Médecinaire liégeois* proposent un « Livre des viertus des herbes », riche d'une trentaine de notices, qui emprunte son titre à l'herbier de Macer et certaines de ses données à des traités latins salernitains (dont le *Circa Instans*) ou à des herbiers rédigés dans l'Antiquité tardive. De fortes ressemblances existent entre certaines de ses notices (notamment à propos de l'orchis ou du plantain) avec celles de l'*herbarius*

du Pseudo-Apulée (IV<sup>e</sup> siècle). Ces analogies sont ponctuelles et insuffisantes pour faire de l'herbier liégeois une version française, même écourtée, de l'un des recueils dont il semble inspiré. On y verra plutôt un reflet du savoir commun sur les simples, avec pour matrice ultime le *de materia medica* de Dioscoride ou le *Circa instans*, adaptés aux nécessités d'une production locale voire domestique, et tenant compte des ressources disponibles. Outre ces traités, existèrent aussi des lexiques de noms de simples (des plantes pour l'essentiel), associant leurs dénominations dialectales à leurs équivalents latins. De telles indications peuvent être fortuites, comme cette note marginale du *Médecinaire liégeois* : « altea est herbe con appelle wimalle, widropola est herbe con appelle widropolle »<sup>28</sup>. Mais des répertoires systématiques ont aussi été élaborés, souvent selon l'ordre alphabétique, tel le Macer glosé (inc. : *Arthemisia/Bivoet [armoïse] ; Abrotanum/avereone [aurone]...*)<sup>29</sup>.

## Commentaires

À la lisière entre l'appropriation des connaissances et leur production proprement dite, les commentaires sur des autorités sont une troisième voie pour apprécier l'étendue et la nature du savoir médical. Ces œuvres savantes sont le fait de membres des facultés de médecine (de Paris surtout), et constituent souvent la mise par écrit de leur enseignement. Parmi ces maîtres dont nous conservons des travaux, apparaissent Barthélemy de Bruges, Jean de Saint-Amand († 1303) (Fig. 2) ou encore Jacques Despars.

Prébendier à Notre-Dame de Cambrai et à Sainte-Begge d'Andenne, chapelain de l'église des Saints Pierre-et-Paul de Vieuxville, Barthélemy de Bruges fut aussi médecin de cour. Entre 1330 et 1342, il exerça cet office auprès de Guy 1<sup>er</sup> de Chatillon, comte de Blois. Il devait ces honneurs à son titre de médecin, devenu au plus tard en 1315, membre du Collège de Sorbonne<sup>30</sup>. Avec plus ou moins de certitude, divers textes ont été attribués à cet auteur. Outre un remède contre la peste dont il sera question plus loin, Danielle Jacquart mentionne la recette d'un onguent pour les articulations douloureuses et un commentaire sur le premier livre du Canon d'Avicenne (*scriptum super primum Canonis Avicenne*)<sup>31</sup>. Outre leurs activités de professeurs de médecine attachés à la Faculté

parisienne, Jean de Saint-Amand (2<sup>e</sup> moitié du XIII<sup>e</sup> siècle - 1315 env.) et Jacques Despars († ca 1450) ont une commune origine hennuyère ainsi qu'une appartenance au chapitre cathédral de Tournai. Jean de Saint-Amand fut en outre prévôt du chapitre de Sainte-Waudru, à Mons<sup>32</sup>.

Sous l'appellation de *Revocativum memoriae*/ aide-mémoire, Jean de Saint-Amand réunit à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle un ensemble de quatre traités issus de son enseignement médical : des extraits de Galien et trois œuvres qui lui sont propres. La première, les *Concordanciae* sont un recueil de « propositions notables ordonnées alphabétiquement » extraites de divers auteurs, dont Galien et des auteurs arabes<sup>33</sup>. Les deux autres, l'*Expositio super Antidotarium Nicolaj*, et les *Areolae* portent sur la composition des médicaments. Rédigée au début des années 1260, l'*Expositio* replace l'action des médicaments dans son contexte théorique (selon les données définies par Avicenne et d'autres auteurs arabes), mais l'auteur y ajoute des conseils pratiques sur l'usage de ces remèdes, leurs ingrédients ainsi que des indications relatives à la disponibilité de ces substances dans des lieux donnés. Les *Areolae* (littéralement des carreaux de terre, ou des parterres d'où, au figuré, des subdivisions) traitent notamment des propriétés des simples, en insistant sur leurs indications et contre-indications thérapeutiques. Danielle



Jacquart souligne l'importance des travaux de Jean de Saint-Amand qui ont concouru à transférer la responsabilité de la confection des médicaments des apothicaires et autres fabricants peu instruits vers les médecins<sup>34</sup>. Cette même auteure attribue enfin à Jean de Saint-Amand un rôle dans la réorganisation du livre II du Canon d'Avicenne (les simples classés selon l'ordre alphabétique), opérée à Paris par les Dominicains du couvent de Saint-Jacques, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup>.

Jacques Despars, enfin, est le fils d'un chevalier tournaisien. Sa vie se déroule en France, en Hainaut et à la cour de Bourgogne. Comme Jean de Saint-Amand, Jacques Despars appartient au milieu universitaire parisien, où il enseigne la médecine entre 1411 et 1420, mais ses liens avec la Faculté de Montpellier sont aussi attestés. De même, ses rapports avec sa région natale apparaissent durablement étroits. Détenteur d'une prébende à Notre-Dame de Tournai, il réside dans cette ville entre 1420 et 1426, ensuite de 1436 à 1450. En 1448, il fonde trois bourses perpétuelles à l'intention d'étudiants tournaisiens. Au cours de ces mêmes années, il officie comme médecin à la cour bourguignonne. Il y soigne notamment les fils de Philippe le Bon. Ce contact avec de jeunes enfants lui inspire des pages novatrices, car issues de son expérience personnelle et des pratiques des sages-femmes de son temps, sur la pédiatrie<sup>36</sup>.

La mise en exergue d'expériences issues d'une observation directe constitue un autre trait du travail de Despars, qui se pose aussi en médecin praticien. Alors que Jean de Saint-Amand avait étudié le volet pharmacologique du *Canon* d'Avicenne, il en examine les livres médicaux (livres I : *anatomie, physiologie*, III : *maladies a capite ad calcem*, IV : *première fen sur les fièvres*). Rédigé entre 1432 et 1453, son commentaire au Canon est à la charnière des mondes médiéval et renaissant. Jacques Despars s'inscrit dans la tradition scolastique. Mais, fait plus neuf et en relation avec l'émergence des milieux humanistes, il fait aussi œuvre de philologue et se montre attentif à l'origine comme à la qualité des textes sur lesquels il fonde ses commentaires :

« J'ai tiré ce que j'écris non des commentateurs latins mais des auteurs grecs consacrés (...) et des Arabes les plus fameux (...). Avant de commencer à écrire, j'ai corrigé les livres de tous ces auteurs (...), afin d'être en mesure de trouver facilement ce que j'y chercherais et de citer plus sûrement le vrai texte (...)»<sup>37</sup>.

Le commentaire de Jacques Despars a fait l'objet de nombreuses copies qui témoignent du succès de cette littérature auprès d'un lectorat docte, fait notamment de médecins du nord de la France ou des Pays Bas, dont deux maîtres de l'université de Louvain, durant le dernier tiers du XV<sup>e</sup> siècle<sup>38</sup>.

## Production

### Traité en latin

#### Médecine curative et préventive

Entre la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, d'autres types de traités médicaux latins ont vu le jour dans l'espace « belge ». Un premier concerne les traités de médecine proprement dits, consacrés à une affection précise, dont sont détaillés les symptômes, l'étiologie selon le système humoral, ainsi que les possibilités de traitements préventifs ou curatifs. *La medicina Leonardi*<sup>39</sup> en est un exemple, tant sur le plan de l'approche thérapeutique que de l'usage des textes faisant autorité. Due au frère Léonard, bénédictin de l'abbaye de Saint-Jacques de Liège, mort en septembre 1401, elle concerne la goutte et d'autres affections articulaires, des infirmités dont son dédicataire, Nicolas de Jardin, abbé de Saint-Jacques entre 1373 et 1393, était probablement atteint<sup>40</sup>. L'œuvre se constitue d'une mosaïque de citations souvent référencées avec précision et commentées. L'essentiel provient du Canon d'Avicenne (livre III, fen XXII, second traité) et de la *Pantegni (theorica et practica)* de Constantin (chapitre sur les *passiones in coxis et in pedibus* et sur la *podagra*). L'auteur en reproduit de longs extraits qui charpentent ainsi le traité.

D'autres ouvrages salernitains ou de provenance universitaire complètent sa documentation : le *Viaticus* de Constantin l'Africain (ch. sur la *podagra in pedibus*), la *Practica brevis* de Johannes Platearius, le livre des *Diètes particulières* et le *de urinis* d'Ysaac Israïli, l'*Antidotarium Nicolai*, enfin la *Chirurgie* de Roger de Salerne. Parmi les auteurs liés aux universités, Léonard cite Gilles de Corbeil (traité versifié des urines), Arnaud de Villeneuve (Régime de santé), enfin Jean de Saint-Amand (*renovatio (sic) medicinarum*)<sup>41</sup>. On se souviendra par ailleurs que cet auteur hennuyer apparaissait de même parmi le legs de Jean de Wymes. Sa mention dans l'œuvre de Léonard de Saint-Jacques fournit un autre indice probant de sa popularité au sein des milieux savants des Pays-Bas.

Initialement réservés aux princes, les traités de diététique (ou « Régimes de santé ») se multiplient à la fin du Moyen Âge, à l'intention de publics variés. Outre sa *Medicina*, Léonard de Saint-Jacques rédige un tel régime à l'intention de sa communauté monastique. Dans ce second travail, il concilie les nécessités sanitaires avec les exigences de la règle bénédictine. Ses conseils portent surtout sur les temps de jeûnes, des saignées annuelles ou de fêtes liturgiques. Ces moments de mortification ou de bombance affectent l'organisme du moine et se répercutent sur sa santé, ainsi que sur la qualité



Fig. 2. *Revocativum memoriae*, par Jean de Saint-Amand (12.-1310), f1r°.

La mention : *Ego magister Johannes de Sancto Amando* [...], apparaît aux 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> lignes de la colonne de gauche.

[Paris : Bibliothèque de l'Arsenal. Ms 1080]. © Bibliothèque de l'Arsenal

de son office. Une alimentation trop riche par exemple nuit à la clarté de la voix et du chant<sup>42</sup>. De son côté, Leo Elaut avait publié en 1958 un *liber de conservanda sanitate* (milieu du XV<sup>e</sup> siècle), issu d'un manuscrit cistercien namurois. Malgré son titre «A hygienic vade mecum for monks» et sa provenance, le caractère monastique de ce régime reste sujet à caution, en raison principalement de sa teneur (diététique générale, médicaments, petite chirurgie), dépourvue de toute allusion à la vie religieuse<sup>43</sup>.

### Astrologie médicale et 'Pestschriften'

Dans ce répertoire d'écrits médicaux, quelques lignes seront réservées à l'astrologie médicale, dont le rôle fut considérable à la fin du Moyen Âge. Elle sera associée aux *Pestschriften*, puisque la survenue de l'épidémie de peste de 1348, fut souvent mise en rapport avec la position des astres.

Le manuscrit Darmstadt 765 de Saint-Jacques de Liège contient une version copiée au XIV<sup>e</sup> siècle d'un traité d'astrologie médicale, le *de urina non visa* de Guillaume l'Anglais, médecin astrologue du début du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>44</sup>. Ce dernier postule que l'observation de la position des planètes permet de déterminer la complexion du foie (organe dans lequel se formerait l'urine) d'un patient, la nature de son urine, et par voie de conséquence, celle de

sa maladie. L'astrologie permet ainsi de prédire le sort du patient, sans l'examiner ni lui, ni son urine. Si la présence de ce traité dans la bibliothèque de Saint-Jacques témoigne d'un intérêt pour l'astrologie médicale en milieu religieux, cette pratique fut surtout en vogue dans les cours. Ce fut notamment le cas pour celle de Bourgogne, comme le montre la présentation d'almanachs à Philippe le Bon en 1432, 1436 et 1460<sup>45</sup>. À cet égard, on retiendra la *Pronosticatio astrologia pro anno* 1433 de Jean de Wesalia († 1472). Particulièrement intéressante est d'ailleurs la carrière de cet ancêtre d'André Vésale. S'il exerça comme médecin à la cour bourguignonne, il devint aussi professeur de médecine à Louvain. Enfin, entre 1455 et 1471, il exerça comme médecin de la ville à Bruxelles, rémunéré par les autorités communales. Auparavant, Jean de Wesalia qui avait étudié à Pavie, avait dédié à Francesco Sforza (1401-1466), futur duc de Milan, un *de epidemia*, qui s'avère une source utile pour l'histoire de la peste dans les Pays-Bas du sud, durant la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle<sup>46</sup>.

Ce dernier traité de Jean de Wesalia représente un cas, parmi les divers qui ont été rédigés dans l'aire «belge», d'écrit sur cette épidémie. Pour beaucoup, la maladie s'explique d'un point de vue astrologique. Ainsi, Maître Simon de Couvin, chanoine de la

collégiale de Saint-Jean l'Évangéliste à Liège, explique le fléau par une conjonction défavorable des astres. Un autre tenant de l'explication astrologique est Jean à la Barbe. Ce personnage à l'identité floue<sup>47</sup>, se présente lui-même comme « Jean de Bourgogne, autrement appelé [Jean] à la barbe, citoyen liégeois, et professeur de l'art de la médecine<sup>48</sup> ». L'astrologie est selon lui l'indispensable complément de la médecine, en raison de l'influence des corps célestes sur ceux d'ici-bas. La peste est due à un air vicié (*corruptus*) par des éléments qui s'y sont mêlés. Jean à la Barbe énonce ensuite des mesures propres à préserver de l'épidémie : éviter la réplétion de nourriture et de boisson, les bains et ce qui ouvre les pores, voies d'accès au corps pour l'air corrompu. Des médications, dont il donne les recettes, et des saignées peuvent être utilisés comme remèdes<sup>49</sup>. D'autres écrits sur la peste insistent plus sur la maladie que sur ses causes. Un recueil de remèdes en flamand qui fut la possession de Louis de Bruges, seigneur de Gruuthuse († 1492), contient quelques conseils médicamenteux pour se préserver de l'épidémie<sup>50</sup>. Un dernier, dû à Barthélemy de Bruges (1356), formule les recommandations suivantes :

« Si l'épidémie arrive dans vos contrées, fuyez ces lieux où elle passera, et même pendant

longtemps. Et abstenez-vous de tout ce qui amoindrit les forces, à savoir le trop de coït, la réplétion, surtout pendant la nuit, les étuves, les bains surtout très chauds, le commerce des malades, principalement quand ils sont proches de la mort ou quand ils agonisent. Et ne vous exposez pas à l'air, surtout si la lune ou le soleil luisent, et même si le temps est nuageux. Consommez des volailles et du vinaigre pour presque tous vos aliments. Frottez vos paumes avec du vinaigre au matin, avant de quitter la maison et ensuite, parce que l'odeur du vinaigre attirée par les mains conforte le cœur. Une fois par semaine, six heures avant le repas, vous pourrez prendre un peu de très bonne thériaque avec un peu de vin blanc et après le repas, manger deux noix avec deux figues et en cela réside tout remède contre l'épidémie. Par le Maître Barthélemy de Bruges.<sup>51</sup> »

## Textes en langues vernaculaires

À côté de la production en latin, des textes médicaux sont rédigés en langues vulgaires, avec une vocation surtout pratique.

### Chirurgie et médecine

Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, l'œuvre des chirurgiens Jan Yperman (Fig. 3) (*Cyrrurgie, Medicina*) et, dans une moindre mesure, de Thomas Scellinck de Tienen [Tirlemont] (*Boeck van Surgien*) retient l'attention des érudits<sup>52</sup>. Outre leur usage du néerlandais, les ouvrages d'Yperman et de Scellinck ont en commun d'être des traités didactiques, écrits par des pères à l'intention de leurs fils, futurs chirurgiens. Le processus de diffusion des connaissances chirurgicales s'assimile ainsi à celui des artisans dont le savoir-faire se transmet de père en fils, ou de maître à apprenti.

Des informations issues tantôt de sources archivistiques tantôt de leurs traités-mêmes balisent le parcours de ces personnages. Jan Yperman est né vers 1260 à Ypres. Il y officie comme chirurgien de ville attaché à l'hôpital à partir de 1304 et, deux fois au moins, il accompagne les milices communales en campagne. Complétée par une *medicina* qui traite de médecine interne, sa *Cyrrurgie* est rédigée en 1310. L'association du traité

de médecine à celui de chirurgie concorde avec l'opinion d'Yperman d'une complémentarité entre les deux disciplines :

«Et il est vrai aussi, écrit-il, que le chirurgien doit aussi être médecin. Cela était le cas d'Hippocrate, de Galien et d'Avicenne. Cela se trouva aussi à Salerne, à Montpellier et à Paris, et on trouve ce fait aux jours d'aujourd'hui aussi dans d'autres villes<sup>53</sup>».

Si Yperman s'est fermement maintenu dans la mémoire collective, puisque l'hôpital d'Ypres porte aujourd'hui son nom, le souvenir de Thomas Scellinck de Tirlemont est resté moins vivace. Il ressort de son œuvre, comme de plusieurs documents d'archives le concernant, qu'il a voyagé, notamment à Gênes, et qu'il fut actif en Hainaut ainsi que dans le Namurois. Terminé en 1343, son *Boeck van Surgien* se compose de quatre parties : trois sont consacrées à un type de pathologie (blessures, abcès et tumeurs, maladies), un antidotaire parachève l'ensemble. Comme il se doit, ces deux chirurgiens s'appuient sur des autorités. Yperman mentionne Galien, Avicenne, Ugo Borgognoni de Lucca, et Lanfranc de Milan, dont il a suivi l'enseignement à Paris. Ses écrits font aussi écho à des techniques décrites par Roger de Salerne, Bruno da Longobucco de Padoue et Henri

de Mondeville. Scellinck cite sensiblement les mêmes auteurs : Galien, Hippocrate, Aristote ; les arabes Constantin, Avicenne, Rhazès, Albucasis ; les Italiens Roland de Parme, Bruno da Longobucco. Il ne fait en revanche aucune allusion aux livres de son prédécesseur. Yperman comme Scellinck invoquent aussi leur expérience professionnelle, «sijn selves verstandnisse» selon les termes d'Yperman.

Les traités d'Yperman et de Scellinck se veulent pratiques. Les sept livres de la *Cyurgie* d'Yperman s'ordonnent *a capite ad calcem*. L'accent est mis sur une chirurgie réparatrice de traumatismes. Le premier livre, en son chapitre 4 «des qualités requises d'un bon chirurgien», brosse le profil physique (l'importance de traits avenants, «de belles mains et des doigts effilés» capables de gestes minutieux), moral, intellectuel et social du praticien idéal. Outre d'habileté et de science, le chirurgien doit faire montre d'empathie vis-à-vis de ses patients, et les «consoler». Amené à fréquenter diverses couches de la société, il doit aussi connaître les règles de la bienséance. Il doit ainsi être capable de s'exprimer avec aisance, mais aussi faire montre de réserve à l'égard des proches de ses patients, particulièrement de leurs parentes ou des membres féminins de leurs maisons (les servantes). Son action doit enfin être empreinte de charité chrétienne :

«Des riches il prendra un bon salaire des autres, suivant leurs moyens et des pauvres, pour l'amour de Dieu, qui lui en a donné la faculté<sup>54</sup>».

Indices de leur succès, différentes copies ont été conservées de ces traités de chirurgie. Quatre de la *Chirurgie* et trois de la *medicina* d'Yperman sont ainsi connues jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. L'avènement de l'imprimerie a sonné le glas de leur popularité. L'œuvre de Guy de Chauliac, traduite en moyen néerlandais dans le courant du XV<sup>e</sup> siècle et ensuite mise sous presse, s'est imposée à leur détriment.

### Recettes médicales et données sur les simples

Les recettes médicales ainsi que les données sur les simples constituent le dernier volet de la littérature médicale évoquée dans ces pages.

Appartenant à un genre littéraire très ancien, les recettes médicales restent fréquentes au bas Moyen Âge. Elles apparaissent tantôt isolément au bas ou à la marge de manuscrits, tantôt rassemblées en recueils parfois riches de plusieurs dizaines voire de centaines d'items. Ces recettes concernent des remèdes classés *a capite ad calcem*, pour des maux présentés sous la forme de symptômes, ou pour des organes touchés par ces symptômes, sans références à un quelconque système explicatif du

mode d'action du remède recommandé ou du mal justifiant son utilisation. Les recettes se composent d'une liste de composants : agents actifs (surtout d'origine végétale) et accompagnants. Certains ingrédients sont exotiques, et dès lors coûteux, mais la plupart des remèdes sont à base de plantes indigènes, cultivées ou poussant à l'état sauvage. Parmi les autres précisions présentes dans les recettes, apparaît leur mode de préparation (broyage, macération et filtrage, cuisson...) ou d'administration. Celui-ci détermine aussi la forme de la médication (onguent, potion, préparation à ajouter dans le bain...). Aux côtés des remèdes médicamenteux existent des « charmes », censés apporter la guérison par magie. Par « charme », on entend une formule ou une prière à réciter, à porter sur soi en amulette, ou destinée à accompagner un rituel donné. Pourvues ou non de sens, ces formules sont consignées dans les recueils comme des moyens thérapeutiques à part entière ou en complément d'autres médications. On recourt surtout aux charmes contre la « fièvre », pour arrêter les saignements ou secourir les parturientes.

Durant le haut Moyen Âge, les recueils sont exclusivement rédigés en latin. À partir du XIII<sup>e</sup> siècle, certains sont bilingues et marient le latin avec une langue vulgaire selon des combinaisons variables : d'un mot en vulgaire inséré dans

une recette latine, jusqu'à des recettes entières rédigées en latin ou en vernaculaire. La plupart des recueils sont néanmoins intégralement écrits dans ces dernières langues. Cette particularité les a longtemps fait considérer comme l'expression d'un savoir « populaire » original. À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, ce fut surtout à des fins linguistiques et ethnologiques que nombre de travaux furent entrepris à leur propos. En 1891, sous la rubrique « médecine populaire » du *Bulletin de folklore*, Maurice Wilmotte publiait des recettes bilingues en latin et en français et soulignait « leur intérêt folklorique n'est pas discutable [...]. Leur importance philologique n'échappera à aucun amateur de nos vieux parlers<sup>55</sup> ». Comme dans d'autres zones linguistiques et géographiques, l'intérêt pour cette littérature se développe en Belgique à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, de chaque côté de la frontière linguistique<sup>56</sup>. Pour l'aire francophone, on retiendra notamment l'édition par Jean Haust des deux médicinaires, dits liégeois et namurois, provenant de l'abbaye de Saint-Jacques, et datés du tournant du XIV<sup>e</sup> siècle pour le premier et du XV<sup>e</sup> pour le second<sup>57</sup>. Dans l'espace néerlandophone, comme le rappelle Willy Braekmans, les travaux ont débuté en 1894, par l'édition d'un ensemble de 593 recettes, assorties d'un traité d'uroscopie attribué « à Hippocrate, pour l'empereur<sup>58</sup> ». Ces

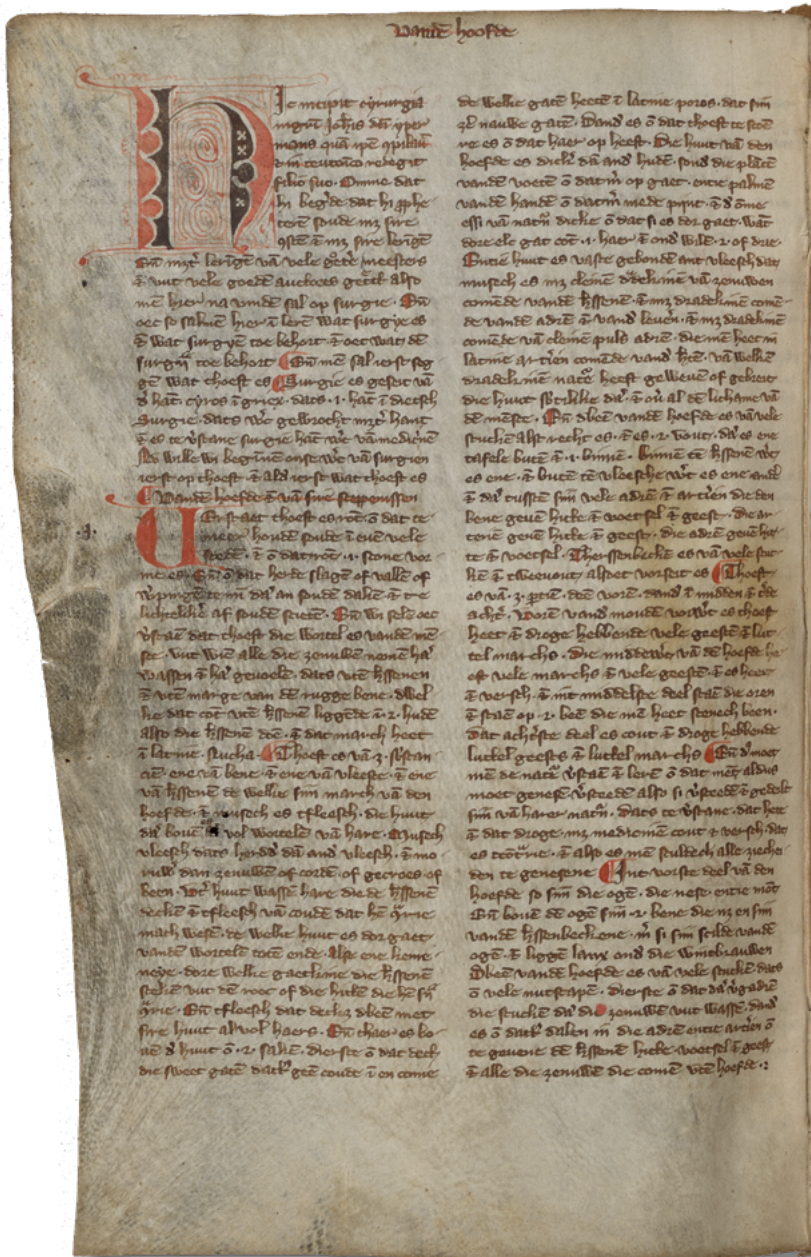


Fig. 3. La chirurgie par Jan Yperman (ca 1260-1132). Haut de la colonne de gauche : *Hic incipit cyrurgia magistri Johannis dicti Ypermans*. [Bruxelles : Bibliothèque royale de Belgique. Ms 15624-41 f107v]. © Bruxelles, KBR

textes provenaient de trois manuscrits datés des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, conservés à Gand, à Bruges et à Paris<sup>59</sup>. Nombre des réceptaires flamands datent par ailleurs de ces deux siècles (surtout du XV<sup>e</sup>), mais le plus ancien recueil connu remonte à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Il est rédigé en dialecte limbourgeois et fait partie d'un manuscrit originaire de la commanderie d'Aldenbiezen, aujourd'hui conservé aux archives de Hasselt<sup>60</sup>.

Les recueils de remèdes survivent largement à la période médiévale. Beaucoup sont encore compilés ou transcrits aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>61</sup>. Au fil des copies successives et au hasard de transcriptions maladroites, les recettes se sont parfois déformées au point de perdre parfois tout sens. C'est ce que l'on appelle les «remèdes de bonne femme/fame». Durant la période moderne, voire jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, ils ressortissent à la médecine dite de bienfaisance, dispensée aux populations défavorisées, par des châtelaines ou des curés dans les campagnes, qui agissent de ce fait à la manière des rebouteux<sup>62</sup>.

## Conclusion

Ce panorama, bref et nécessairement lacunaire des savoirs médicaux sur le sol «belge» au bas Moyen Âge, permet plusieurs constats intéressants, sur la nature de ces savoirs ou sur les réseaux qui ont présidé à leur mise en œuvre comme à leur diffusion. Au travers des diverses mentions d'auteurs et d'œuvres, une sorte de «bibliothèque idéale» se dessine. Parmi ses traits majeurs, se détache l'évidente importance des connaissances pratiques, celles qui permettent le diagnostic et le traitement des maladies ou des blessures. Quoiqu'à l'écart des lieux de construction des connaissances, des foyers savants intéressés par le savoir médical ont existé dans nos régions, se sont emparés des savoirs anciens comme plus récents. Ils les ont fait circuler, se les sont appropriés et les ont adaptés à leurs besoins, par des traductions ou l'utilisation dans leurs propres écrits. Parmi ces foyers savants, beaucoup sont d'Église : les collèges de chanoines, qui comptaient des gradués en médecine parmi leurs membres, quelques grandes abbayes malgré leur mise à l'écart du monde universitaire ; les autres sont laïcs : des cours et des milieux urbains.

En Flandre notamment, le développement de la chirurgie ou des traductions s'avère un éclairant témoignage de l'impact de la ville dans la gestion

du savoir médical. En effet, le corpus mis au jour interpelle par son ampleur. Sans doute, cette activité des médecins de la fin de l'époque médiévale doit-elle être rapportée à l'essor urbain de la Flandre et à l'émergence concomitante d'une bourgeoisie aisée sur le plan économique et curieuse de « science ». Elle apparaît de même jalouse de sa santé et des moyens de l'améliorer ou de la préserver.

Néanmoins, l'aperçu qu'on vient de lire est aussi un trompe-l'œil. Les traités mentionnés n'ont jamais constitué un corpus disponible comme tel : leurs copies sont d'époques et de provenances diverses. Les textes repérés et cités représentent aussi la part de savoir qui nous est parvenue, ou dont la trace s'est perpétuée. Enfin, le choix de privilégier l'espace « belge », même élargi le cas échéant, a pu entraîner des mises à l'écart arbitraires. Ainsi, le *Boec van medicinen in Dietsche*, compilation de médecine et d'herboristerie médicale moyen-néerlandaise, renvoyant aux Franciscains d'Utrecht, n'a pas été reprise dans notre répertoire. Rien ne prouve cependant qu'elle n'était pas connue en Flandre<sup>63</sup>. C'est donc à une reconstruction quelque peu artificielle que la présente synthèse a donné lieu.

En dépit de ses limites, celle-ci esquisse une sorte un *status quaestionis*. L'historiographie du sujet

est peu abondante et surtout d'inégale richesse. Cette circonstance a évidemment infléchi le sens des questions envisagées de même que celui des réponses apportées, dans un domaine vaste et dont nombre d'aspects restent encore à explorer.

Geneviève XHAYET

## Notes

- 1 Sur ces questions cf. par ex. les travaux généraux suivants : JACQUART Danielle et MICHEAU Françoise, *La médecine arabe et [...]*; GRMEK Mirko Drazen (dir.), *Histoire de la pensée médicale [...]*; SIRAISS Nancy G., *Medieval and Early Renaissance [...]*.
- 2 Pour la littérature médicale en moyen néerlandais, cf. JANSEN-SIEBEN Ria, *Repertorium van de Middelnederlandse [...]*
- 3 Sur ce point, cf. surtout DEROLEZ Albert, VICTOR Benjamin et AL., *Corpus catalogorum Belgii. The Medieval Booklists [...]*.
- 4 DEROLEZ Albert, VICTOR Benjamin, BRACKE Wouter et KLEIN Jan Willem (dir.), *Corpus catalogorum Belgii, IV [...]*, p. 206.
- 5 VANDERMISSEN Jan et HALLEUX Robert, « La culture scientifique du début du XII<sup>e</sup> [...], p. 73-74 (avec liste des traités)
- 6 Voir BALAU Sylvain, « La bibliothèque de l'abbaye de Saint-Jacques à Liège [...], p. 46-47.
- 7 MORTIAUX-DENOËL Christine et Guillaume Étienne, « Le fonds des manuscrits [...], p. 154-191; MORTIAUX-DENOËL Christine et Guillaume Étienne, « Le fonds des manuscrits [...], p. 352-380.
- 8 Description de la bibliothèque et des manuscrits médicaux (avec essai d'identification) dans XHAYET Geneviève, *La médecine à l'abbaye de Saint-Jacques de Liège [...]*, p. 60-134.
- 9 DEROLEZ Albert et VICTOR Benjamin, *Corpus catalogorum Belgii, I [...]*, p. 60.
- 10 DEROLEZ Albert, VICTOR Benjamin et REYNHOUT Lucien, *Corpus catalogorum Belgii, II [...]*, p. 53-54.
- 11 *Ibidem*, p. 58.
- 12 « item librum Avicenne quem emi a conventu cruciferrorum Leodiensium qui quondam fuit magistri Godefridi de Vlunen, » *Ibidem*, p. 75-76.
- 13 DEROLEZ Albert, VICTOR Benjamin, BRACKE Wouter et KLEIN Jan Willem (dir.), *Corpus catalogorum Belgii, IV [...]*, p. 356.
- 14 DEROLEZ Albert, VICTOR Benjamin, BRACKE Wouter, OOSTERBOSCH Michel et KLEIN Jan Willem, *Corpus catalogorum Belgii, III [...]*, p. 220-224. Identification de ces derniers livres dans JACQUART Danielle, *Dictionnaire biographique [...]*, p. 187.
- 15 DEROLEZ Albert, VICTOR Benjamin, BRACKE Wouter et KLEIN Jan Willem (dir.), *Corpus catalogorum Belgii, IV [...]*, p. 370-375, cf. aussi HENNEBERT Frédéric, « Un bibliophile tournaisien [...], p. 289-320.
- 16 DEROLEZ Albert, VICTOR Benjamin, BRACKE Wouter et KLEIN Jan Willem (dir.), *Corpus catalogorum Belgii, IV [...]*, p. 165. La faculté des Arts fut la première à se doter d'une bibliothèque, à l'usage de ses étudiants mais aussi à ceux des trois autres facultés (*Ibidem.*, p. 162).
- 17 Voir BOEYNAEMS Piet, « Influences salernitaines [...], p. 5.
- 18 *Ibidem*, p. 373.
- 19 DELVA Anna (éd.), *Vrouwengeneeskunde [...]*. Voir JANSEN-SIEBEN Ria, *Repertorium van de Middelnederlandse [...]*, p. 245.

- 20 Les études de philologie wallonne n'ont en outre guère porté sur la littérature didactique. Voir la synthèse sur les Lettres en Wallonie, déjà ancienne parue dans LEJEUNE Rita et STIENNON Jacques (dir.), *La Wallonie le Pays et les hommes. Lettres, arts, culture*. t. 1, *Des origines à la fin du XV<sup>e</sup> siècle*, Bruxelles : La Renaissance du livre, 1977, p. 67-207.
- 21 HAUST Jean (éd.), *Médecinaire liégeois* [...]
- 22 Les Cyranides sont un ensemble de livres de magie et de médecine grecque, dont certaines parties remontent à l'époque hellénistique. Voir DELATTE Louis, *Textes latins et vieux français relatifs aux Cyranides* [...], p. 3.
- 23 Pour une analyse détaillée, cf. XHAYET Geneviève, *Médecine et arts divinatoires* [...], p. 145-152.
- 24 Texte conservé à Bruxelles, KBR, Ms IV, 1238 (XV<sup>e</sup> siècle), mentionné dans JANSEN-SIEBEN Ria, *Repertorium van de MiddelNederlandse* [...], p. 275.
- 25 Voir BOEYNAEMS Piet, «Influences salernitaines [...], p. 8.
- 26 BOEYNAEMS Piet, «Influences salernitaines [...], p. 5; KB ms 15 624-41; JANSEN-SIEBEN Ria, *Repertorium van de MiddelNederlandse* [...], p. 256-260.
- 27 Ms mil. XIV<sup>e</sup> siècle, Bruxelles, KBR 15.624.41 (JANSEN-SIEBEN Ria, *Repertorium van de MiddelNederlandse* [...], p. 258
- 28 Ms Darmstadt 815, f158v<sup>o</sup>.
- 29 Voir DAEMS W.F., «Die mnl. Macerglossen [...], p; 17-29 (citation p. 2); JANSEN-SIEBEN Ria, *Repertorium van de MiddelNederlandse* [...], p. 429 (début XIV<sup>e</sup> siècle); VANDEWIELE Léo J. et BRAEKMAN Willy L., «Een latijns mnl. Plantenglossarium [...], p. 115-144.
- 30 PELZER Auguste, «Barthelemy de Bruges [...], p. 459-474.
- 31 JACQUART Danielle, *Dictionnaire biographique* [...], p. 38. Voir aussi la notice dans WICKERSHEIMER Ernest, *Dictionnaire biographique des médecins* [...], p. 60-61.
- 32 Sur ces personnages, cf. JACQUART Danielle, «Médecine et pharmacie [...], p. 999-1229; JACQUART Danielle, «Le regard d'un médecin [...], p. 35-86; JACQUART Danielle, *La médecine médiévale* [...].
- 33 JACQUART Danielle, «Médecine et pharmacie [...], p. 1016.
- 34 *Ibidem*, p. 1012-1014.
- 35 *Ibidem*, p. 1023-1025.
- 36 JACQUART Danielle, «Le regard d'un médecin [...], p. 55.
- 37 Voir JACQUART Danielle, *La médecine médiévale* [...], p. 207-208
- 38 Jacquart Danielle, «Le regard d'un médecin [...], p. 39.
- 39 *La medicina leonardi* est inédite et conservée à Darmstadt, Universitäts- und Landesbibliothek, ms 435, ff 1-68. L'appellation de *medicina leonardi* apparaît notamment au f 75v<sup>o</sup>.
- 40 L'auteur s'adresse à plusieurs reprises à son abbé dans le texte et fait référence à son cas précis : Ms Darmstadt, 435, ff 16v<sup>o</sup>-17 : «scire autem debet vostra Reverentia...», *Ibidem.*, f 19 : «Ignorare autem vostra Paternitas non debet» *Ibidem.*, f 28 : «ex quibus declarationibus potestis advertere utrum fleubothomia vobis competat vel non».
- 41 «Res vero nocentes nervis secundum Johannem de Sancto Amando» *medicina Leonardi*, ms Darmstadt, 435, f 66v<sup>o</sup>.
- 42 XHAYET Geneviève (éd.), «Une diététique monastique liégeoise [...], p. 373-414; XHAYET Geneviève, «Aspects de la vie quotidienne à l'abbaye de Saint-Jacques [...], p. 57-65.

- 43 ÉLAUT Léo, «The Walcourt manuscript [...]», p. 184-209.
- 44 Ms Darmstadt 765, f 106v<sup>o</sup> - 108 *Guillemus Anglicus de urina non visa* ; cf. MOULINIER-BROGI Laurence, *Guillaume l'Anglais* [...], p. 198. Cf. aussi DENOËL Chr., *La bibliothèque de Saint-Jacques* [...], p. 68.
- 45 BAVEYE-KOUIDRAT Laurie, *Exercer la médecine* [...], p. 72.
- 46 JACQUART Danielle, *Dictionnaire biographique* [...], p. 190-191; BELLONI Luigi, «On the life and work of Johannes de Vesalia [...]», p. 129-134
- 47 Sur ce personnage, cf. JACQUART Danielle, *Dictionnaire biographique* [...], p. 147-148.
- 48 «Id circo ego Johannes de Burgundia, aliter dictus cum barba, civis leodiensis ac artis medicine professor», GUTTMANN G., *Die Pestschrift des Jean à la Barbe* [...], p. 11.
- 49 GUTTMANN G., *Die Pestschrift des Jean à la Barbe* [...], p. 10-18.
- 50 Cf. BRAEKMAN Willy L. et DOGAER G., «Laatmiddelnederlandse [...]», p. 98-122 (part. p. 107-111 et 120-121 - commentaire).
- 51 Texte éd. par SUDHOFF Karl (éd.), «Pestregeln des Magister Bartholomaeus [...]», p. 39-41.
- 52 Aperçu bibliographique : BROECKX M.C., *La chirurgie de Maître Jehan Yperman* [...]; VAN LEERSUM E.C., *De Cyrurgie van Meester Jan Yperman uitgegeven door* [...]; DE METS A., *La chirurgie de Maître Jehan Yperman* [...]; ÉLAUT Léo, *De Medicina van Johan Yperman* [...]; DE MOULIN Daniel, *A History of Surgery* [...]; HUIZENGA Erwin, *Tussen autoriteit* [...]. Ces deux derniers traités ont fourni l'essentiel de notre information. Nous y renvoyons globalement. Les éditeurs manquent.
- 53 Voir ÉLAUT Léo, *De Medicina van Johan Yperman* [...], p. 13 (introduction à l'édition).
- 54 DE METS A. (Dr), *La chirurgie de Maître Jehan Yperman* [...], p. 30-31.
- 55 WILMOTTE Maurice, «Recettes médicales [...]», p. 152-153.
- 56 On trouvera une bibliographie (arrêtée en 1984) sur les réceptaires médiévaux et modernes wallons publiés, dans l'article de BOUTIER Marie-Guy, «Un médicinaire [...]», p. 112-113.
- 57 HAUST Jean (éd.), *Médicinaire liégeois* [...] (Cf. *supra* note 21).
- 58 BRAEKMAN Willy L., *Middelnederlandse* [...], p. V, 24-25.
- 59 *Ibidem*, p. 24-26. Mss HS 697 de l'UGent (mil XV<sup>e</sup> s.), Paris, BnF Ms lat. 6838A (vers 1305), Ms privé (Leyde) à propos duquel l'auteur déclare ne pas disposer de beaucoup d'informations.
- 60 *Ibidem*, p. 23-24 : Ms conservé aux archives de Hasselt, Ms Oudenbiezen, Oud fonds, n° 444.
- 61 Cf. XHAYET Geneviève, «Receptes pour plusieurs maladies[...]».
- 62 Sur cette survivance des réceptaires à l'époque moderne, cf. OPSOMER Carmelia et HALLEUX Robert, «Médecine savante et médecine populaire [...]», p. 13-23 (notamment p. 16).
- 63 DAEMS W.F. (éd.), *Boec van medicinen* [...].